le persil

journal inédit, avec des textes d'un seul auteur, le persil est à la fois parole et silence; le persil est un journal qui cultive le goût de la cuisine des mots de chaque jour; ce premier numéro coûte FRS. 5.-

persil postal

En bref, nous pouvons remercier et dire au revoir aux postiers à pied ou sur roues.

Malgré le fait que nous nous sommes déjà habitués au rythme et à l'ampleur des changements au sein de la Poste, notre géant jaune continue à nous surprendre: ses plus hauts responsables ont créé le C.T.A., qui signifie Centre de Tri Aérien. **La Poste a repris les avions surnuméraires de chez Swiss** et a créé une nouvelle formule de livraison de notre correspondance: les lettres et les colis seront dorénavant triés en vol et en altitude et le courrier sera livré par parachutes spéciaux qui seront largués par n'importe quel temps à partir de ces révolutionnaires C.T.A. Pour que ce défi se réalise, les propriétaires des immeubles et les gérances seront obligés de construire des bacs à sable standardisés dans lesquels la correspondance atterrira grâce aux systèmes de visée au laser et à l'infrarouge, utilisés par l'armée. **De cette manière, l'obsolète métier de postier sera révolu et les concierges feront le peu de travail qui reste: aller au bac à sable, prendre le sac de courrier attaché au parachute, l'ouvrir, sortir le contenu et le porter à nos boîtes à lettres.** Une unité C.T.A. aura à son bord une quinzaine d'employés postaux et ceux-ci auront le droit d'ajouter, à leur temps de travail, les miles qu'ils pourront faire valoir chez Swiss. Par dessus le marché, les lettres désignées comme "prioritaires" seront surclassées par les lettres "Commando" que les C.T.A. les plus rapides parachuteront jour et nuit. Ces Centres de Tri Aérien pourront en outre livrer des frigos, des cuisinières, des chaises-longues et même des motocyclettes chromées. Les dégâts collatéraux de ces largages civils seront pris en charge par l'assurance ménage des concierges. Les unités C.T.A. pourront être alimentées en vol par des avions-citernes loués à l'année. Les pilotes et les copilotes des C.T.A. essayeront de se surpasser en livrant les lettres et les colis aussi vite que le temps pris par le voyage, en heure de pointe, d'un e-mail. **L'un des avantages de cette nouvelle formule est que les lettres d'anniverssaire pourront choir du ciel par le truchement d'un parachute muni de feux d'artifices.** Les plus heureux seront les enfants.

Il est vrai que ce changement de nos habitudes ne se fera pas sans heurts. D'ores et déjà, plusieurs oppositions au projet se sont manifestées. Les plus farouches opposants sont les médecins: **ils envisagent que les gens vont beaucoup plus regarder vers le haut et ils craignent une épidémie de bouche bée.**

hors taxes

Vous êtes plus beaux que le mot beauté, et vous ne me croyez pas, vous croyez le mot beauté; la beauté n'a rien à voir avec vous, avec moi ou avec Dieu. Elle est quelque chose qui n'est pas d'ici - elle est en visite chez nous.

made in rue floréal

pendant qu'elle me parle, sa jambe gauche
dans la salle de bain, l'autre jambe
autour de mon cou, un gang de serpents
domestiqués vadrouille dans le lit où je vois
leurs éclaireurs descendre sur le parquet,
certains sont montés sur ma chaise et elle
me parle toujours comme une montagne
boisée qui saute dans toute la farine de la ville,
les draps du lit palpitent et se déchirent
en électrons,

elle fait venir, sur l'oreiller, la jambe de la salle de bain
puis commence à pratiquer du ski avec ses lèvres sur
mon front, les serpents sont en train de se noyer
dans ma salive, ils quittent le lit et partent sur la téloche,
dans le bistrot d'en face trois postiers boivent du café,
sa jambe droite tangente à mes mâchoires, l'autre jambe
en l'air comme une bougie pyramidale, je veux sortir
du lit et elle qui parle "voilà, sur cette photo, ça, c'est moi et ça,
c'est mon sac d'école", les serpents s'amusent et ils m'écrivent
sur le parquet, en faisant des lettres de leur corps:

"il faut que tu lui dises que la boîte à lettres déborde de courrier".

l'instantané

il pose par terre son sac à dos et s'assoit sur le banc, ouvre la fermeture éclair d'une des poches du bagage, sort de l'intérieur un berlingot rempli de jus de pomme, détache de la boîte en carton le cellophane dans lequel est emballée la paille courbée, en plastique, déchire un coin du cellophane, extrait la paille à l'aide de ses doigts, perce avec elle le rond brillant, porte le jus à sa bouche, prend entre ses lèvres le bout libre de la paille et boit.

persil policier

Parmi les dernières nouveautés issues de la technologie de pointe, nous vous citons un produit qui, par ses qualités hors du commun, se place dans la catégorie des fanions de l'industrie helvétique: il s'agit du gyrophare individuel. Fruit de la collaboration entre plusieurs instituts de recherche, breveté au salon des inventions, ce gyrophare personnel a la grandeur d'un dé à coudre et il se fixe sur la tête à l'aide d'une cordelette en titane sur laquelle il peut glisser facilement vers l'une des oreilles du porteur. **Ce type de gyrophare, en plastique coloré bleu, rouge, orange, jaune, vert, violet, brun ou noir,** est pourvu d'une pile garantie pour cinq heures de fonctionnement. L'idée de créer cette merveille qui, en passant, peut être commandée plaquée or ou argent, appartient à un sociologue du pays: il avait constaté que plusieurs individus sont presque chaque jour pressés, agités, stressés, moussés, apeurés, cadenassés, frustrés, congédiés, bifurqués, fatigués, éloignés, entassés, bourrés, drogués, maillés, déshydratés, désemparés, filigranés ou élagués. **A partir de cette remarque, vérifiable quotidiennement par tout un chacun,** le sociologue s'était dit que le besoin d'annoncer la couleur intérieure existait et germait dans la tête de monsieur tout le monde. Le gyrophare individuel peut être utilisé dans l'intimité de la maison ou en public: vous pouvez le porter, enclenché ou pas, quand vous allez promener votre chien ou pendant la pause de midi. Vous pouvez le faire marcher quand vous prenez la douche ou les quatre heures, vous pouvez le brancher pour dépasser un piéton par la droite ou une piétonne par la gauche. **Vous avez le choix:** le faire clignoter en amoureux, l'allumer sous une tente ou dans un préau, l'exhiber devant votre chef, l'utiliser pour mendier ou pour sauter la queue. Vous avez le droit de l'imposer devant les beaux-parents, de le faire s'exprimer dans une cave ou derrière un paravent. Vous avez la possibilité de le faire valoir dans un manoir, devant un crachoir ou au parloir. Vous pouvez le prendre au restaurant, à la plage, au marché et en voyage. **Une chose qui paraît acquise, c'est que le gyrophare individuel va améliorer les relations entre les voisins.** Les polices cantonales se réjouissent de cette réalisation technique et espèrent qu'elle va rendre plus conviviale la relation entre ses agents et la population. L'objet a été conçu dans le plus grand secret et sa commercialisation commencera à partir du premier août prochain. **Son prix, assurance vol comprise, varie entre deux et trois cents francs.** A vous de profiter de ce feu qui clignote en permanence, comme un clin d'oeil ininterrompu adressé aux âmes et aux substances.

donner des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage

Tu rentrais à la maison peu avant le lever du soleil, tu avais traversé une rue, tu tournais à gauche en regardant le ciel et, en te croisant, il t'a abordé: "vous avez pas une cigarette pour moi, s'il vous plaît?". Tu t'es arrêté et tu l'a regardé dans la lumière des réverbères, il était habillé d'un pantalon brun et d'une chemise blanche, il était plus petit que toi et mince et son visage paraissait bronzé. Tu as sorti le paquet de cigarettes, lui as tendu la main avec le paquet, l'as vu l'ouvrir et prendre une cigarette et tu as allumé ton briquet. Il a dit merci en approchant le bout de sa cigarette de la flamme, tu regardais ses cheveux noirs et ses mains qui entouraient ta main avec le briquet. **Tu avais passé la nuit dans les bars de la ville, il était plus jeune que toi et tu pensais qu'il rentrait de la discothèque.** Il t'a dit de nouveau "merci" et tu lui as demandé: "T'as besoin d'autre chose?". "Je nique Dieu, voilà de quoi j'ai besoin, moi! Dieu a niqué ma vie, je nique Dieu et c'est tout!" a été sa réponse. Vous étiez à deux pas l'un de l'autre, la rue était déserte, tu as sorti le paquet et t'as allumé une cigarette. "C'est quoi le problème, raconte-moi ton problème", as-tu dit. Il fumait et regardait quelque part derrière toi et il t'a répondu "Il n'y a pas de problème, c'est tout simple, Dieu a niqué ma vie et je lui rends la pareille, je nique Dieu, vous comprenez, je nique Dieu qui a niqué ma vie". Il faisait toujours nuit. Tu as fait quelques pas, tu t'es approché de l'entrée d'un immeuble et tu as pris place sur la seule marche, en béton. **Il restait debout et continuait à dire "Je nique Dieu,** c'est la seule chose que je veux faire!" et il parlait en faisant des pas devant toi. Tu ne disais rien, tu l'écoutais et tu fumais et il a pris place à côté de toi. Tu as senti sa chemise qui touchait la tienne, la fumée de sa cigarette se mêlait à la fumée de la tienne, pendant quelques instants il y a eu le silence. "C'est vrai ce que je te dis, c'est vrai que Dieu a niqué ma vie, il faut me croire!". "Je te crois! Raconte-moi comment Dieu a niqué ta vie". Tu avais parlé en regardant ses souliers et ses jambes pliées comme les tiennes et tu te rendais compte qu'il parlait calmement. Tu l'as pris par les épaules, tu l'as serré contre toi et ses paroles tombaient sur l'asphalte: **"Dieu a niqué ma vie, cela s'est passé il y a quatre ans, je nique Dieu, c'est la seule chose qui me reste à faire".**

→

hors taxes

je suis, tu es, il est, elle est, on est chacun un brin de dictionnaire.

l'instantané

elle s'arrête devant la cabine aux parois vitrées, ouvre la porte en la tirant par la poignée, pénètre à l'intérieur, pose son sac à main sur les annuaires de téléphone rangés à sa droite, cherche dans son sac à main le portefeuille, l'ouvre, prend de ses doigts une des cartes plastifiées et l'introduit dans la fente de l'appareil.

hors taxes

sans être dits, nommés, appelés, parlés, lus, écrits, les mots deviennent périssables, ils pourissent dans notre mémoire, dans notre maison, dans notre jardin, dans la rue.

La lumière du jour était arrivée sur les toits des maisons, tu savais qu'elle allait descendre jusqu'aux bouches des égouts, tu l'as regardé et tu lui as dit "Si Dieu a niqué ta vie, il a niqué aussi la mienne, voilà !". "C'est pas la même chose, ta vie n'est pas la mienne, Dieu n'a niqué que ma vie, la tienne est comme il faut, ça se voit". La lumière du jour nettoyait les gouttières et le fer forgé des balcons, tu regardais le ciel, il regardait le mégot éteint dans l'une de ses mains. "J'ai souffert, moi aussi, il faut me croire, je te dis la vérité". **"La seule vérité c'est que Dieu a niqué ma vie!"** "Je nique Dieu, je nique Dieu, je le nique". Il parlait avec le ton qu'on a quand l'on demande du pain, au comptoir du boulanger. Il t'a dit son âge, il t'a dit "J'ai vingt et un ans et je nique Dieu". Tu l'as pris par la main et il n'a pas résisté. Tu as serré sa main dans la tienne, tu l'as regardé en lui disant "Dieu ne peut pas niquer la vie de quelqu'un", il a répondu "Tu crois ça, toi?!" et il a retiré sa main. La lumière du jour blanchissait les stores, les vitres et les rideaux, elle se nichait dans les creux minuscules des façades, elle te donnait l'impression de glisser sur les feuilles des arbres, tu lui répondais: **"Dieu ne t'en veut pas, tu comprends, Dieu n'en veut à personne, il ne peut pas niquer ou être niqué".** "Je nique Dieu", il disait, "Je nique Dieu", "Je nique Dieu", "Dieu a niqué ma vie il y a quatre ans, il m'a foutu dans une bagarre, je suis entré dans une bagarre pour sauver un ami qui ne savait pas se bagarrer". Tu as pensé à toutes tes bagarres, tu as souri et il a continué: "Ce n'est pas la même chose, je sais que beaucoup de gens se bagarrent ou se sont bagarrés, ce n'est pas la même chose, je me suis bagarré qu'une seule fois pour cet ami et cette fois-ci Dieu a niqué ma vie". **La lumière du jour griffait le bois et le métal des portes, retrouvait ses places à elle dans les pots des fleurs et parmi les objets rangés en vitrines, tu regardais la rue et les feux qui clignotaient au jaune, il fumait.** De temps en temps, il y avait une voiture qui passait. La lumière du jour vous caressait, vous pénétrait, elle s'installait dans vos visages et vos yeux qui s'approchaient et s'éloignaient comme si vous étiez deux bateaux amarrés l'un à côté de l'autre, tu regardais l'un des panneaux publicitaires et il a dit "Tout s'est passé pendant la bagarre, après la bagarre je me suis retrouvé à l'hôpital, je nique Dieu, depuis cette bagarre je ne peux plus rien faire, avant la bagarre j'étais apprenti menuisier". La lumière du jour était assise, comme vous, sur la marche en béton. **Tu lui a demandé s'il avait de la haine envers quelqu'un et il t'avait répondu "Non".** C'était un jour de dimanche, la plupart des gens continuaient à dormir, il te disait qu'il aurait voulu travailler dans la vente des chaussures ou de voitures, la lumière du jour s'amusait avec vos lacets, tu balançais ta tête, en avant, en arrière, tu l'interrogeais: "As-tu de l'amour pour quelqu'un?!". Et il t'a répondu "Non". Il t'a dit qu'il vivait avec ses parents, sa soeur et son frère, la lumière du jour se mélangeait aux paroles, tu apprenais qu'il recevait une rente d'invalidité, tu l'écoutais répéter: "Je nique Dieu, je m'en fous, je nique Dieu parce qu'il a niqué ma vie". **La lumière du jour longeait les bordures, sautait dans l'air comme une balle de tennis, tu t'étais levé et tu lui avais dit "Viens, on va boire un café, je t'invite".** La lumière du jour était comme une brosse, vous la sentiez sur vos corps, elle se frottait contre vos lèvres, vos oreilles et vos narines, tu as vu comment il s'était levé à son tour et il a fait le premier pas en disant " Je nique Dieu, on y va!". Vous avez traversé la route. Une rue qui croise d'autres rues qui croisent d'autres rues, tu pensais à la rue où vous vous étiez rencontrés: une rue normale dans une ville normale dans un pays normal.

Tu pensais à ce jeune qui niquait Dieu. Il t'a attendu et il marchait derrière toi et tu t'arrêtais et il s'arrêtait, il ne voulait pas marcher devant toi, il marchait toujours à ta droite et un peu en retrait, il disait "Je nique Dieu, c'est simple comme bonjour!", tu marchais, tu t'arrêtais, tu marchais, tu reprenais le chemin. **Vous parliez du Dieu qu'il niquait et de la bagarre, il parlait de sa soeur et de son père, tu disais "Dieu ne sait pas ce que ça veut dire niquer".** Vous marchiez. Vous marchiez lentement. Vous étiez comme deux escargots humains, la lumière du jour vous accompagnait. Tu voulais rester avec lui et il voulait rester avec toi, il voulait niquer Dieu, tu voulais lui dire que Dieu ne le nique pas. Tu fumais, il fumait. La lumière du jour s'amusait avec la fumée de vos cigarettes. Les rues de la ville étaient au repos, sans passants. Vous étiez les seuls passants d'un matin de dimanche et tu l'entendais dire "Je nique Dieu, je nique Dieu, je nique Dieu". Tu lui as montré un bar sans alcool qui venait d'ouvrir, il t'a laissé entrer en premier, il t'a suivi en disant "Je nique Dieu, je le dis à tout le monde et personne ne comprend". Il y avait quelques personnes dans le bar. La lumière du jour s'était étalée autour de vous comme le liquide de la pâte d'une crêpe, avant la cuisson. **La lumière du jour goûtait aux tables, aux nappes, aux tasses et aux cafés, elle lisait les journaux.** Tu l'as vu prendre le seul journal du dimanche, tu as pris un autre journal et vous avez lu le journal en silence. Pendant la lecture du journal, de temps en temps, sans te regarder, il te disait "Je nique Dieu" ou "Dieu a niqué ma vie". Malgré ses répétitions, ses phrases ne t'étaient pas devenues banales, tu l'écoutais avec attention. Il y avait de plus en plus de voitures sur la route, les gens entraient dans le café et sortaient avec la lumière du jour dans leurs poches, sur leur menton, sur leur joues. Tu as acheté un paquet de cigarettes pour toi et un paquet de cigarettes pour lui. Il t'a dit "merci!". Il a lu le journal en même temps que toi. Il a lu tout le journal, tu l'as vu lire et tourner les pages du journal et tu l'entendais te dire "Je nique Dieu, Dieu a niqué ma vie". **Tu croyais qu'il plaisantait, tu savais qu'il parlait vrai.** Tu buvais du café, il buvait des jus de fruits, la lumière du jour réveillait les gens et les objets: "Je nique Dieu, il faut comprendre, une fois pour toutes que je nique Dieu". Tu lui as dit: **"Il s'en fout, Dieu, que tu le niques!".** Il t'a répondu qu'il ne s'en foutait pas, il t'a dit "Moi, vraiment, je le nique!". Tu lui as demandé s'il avait une amie, une copine, il t'a dit "Depuis que je nique Dieu, les filles ne veulent pas de moi". La lumière du jour était comme les bonbons au miel, tu as commandé encore un café, il t'a regardé dans les yeux et a dit "Je nique Dieu, monsieur, vous êtes très gentil, vous m'offrez les cigarettes et les jus mais je nique Dieu". **Le journal du dimanche était un journal normal:** les faits divers, la guerre dans d'autres pays, les défilés de mode, les nouvelles voitures, les loisirs, la rubrique du jardinier. Le bar à café était normal: des hommes et des femmes qui arrivaient, prenaient place, commandaient, étaient servis, consommaient, payaient et s'en allaient.

→

La lumière du jour se transformait, elle se cachait dans les cendriers, elle jouait à la marelle sur les carreaux du café. Tu regardais le jeune assis devant toi et tu attendais qu'il te dise "Je nique Dieu" et il le faisait, il te disait **"Je nique Dieu"**. Quand tu lui as dit "J'aimerais te revoir", il t'a dit "Tu vois où se trouve le café **"L'Univers"**, alors, si tu veux me revoir, tu peux me retrouver là-bas, j'y suis souvent" et, dans ta tête, tu as parlé pour lui et tu t'étais dit "Le café **"L'Univers"** et je nique Dieu" Cette fois-ci, il ne t'a pas dit "Je nique Dieu". Il t'a dit "La lumière du jour est une coquine, elle me dit qu'il faut **que je donne des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage",** tu as souri, vous vous êtes serrés les mains. Il y avait beaucoup de passants.

persil de paix

En parallèle avec la feuille de route supervisée par le gouvernement actuel des Etats-Unis d'Amérique, **les Israéliens et les Palestiniens travaillent ensemble et en secret à un projet qui leur tient plus à coeur que la paix elle même: il est question pour eux d'établir, dans les moindres détails, comment ils vont se comporter, les uns envers les autres, après la création d'un état palestinien.**

Parmi la multitude de points abordés, il se trouve que les deux Etats envisagent une collaboration assidue dans l'optimisation de la répartition de l'eau sur l'ensemble des territoires qui vont leur revenir: les habitants des deux pays partageront de manière scientifique toutes les ressources d'eau potable de la région. Les Israéliens, en échange de la reconnaissance planétaire de leur droit d'avoir un pays, vont renoncer aux armes atomiques et vont faire un musée de tout leur arsenal nucléaire. **Les Palestiniens vont dire à leurs enfants, à la maison et à l'école, que tous leurs martyrs sont morts pour la prise de conscience que les deux peuples, Palestinien et Israélien, s'aiment et doivent s'aimer continuellement.** Les Israéliens vont apprendre à leurs citoyens l'amour et le respect de tous les Palestiniens. En dehors de leurs fêtes nationales respectives, les deux partenaires vont instaurer une fête nationale commune. Les Palestiniens n'auront plus besoin d'un visa pour aller en Israël et les Israéliens auront libre passage pour aller en Palestine. En attendant qu'on leur construise des habitations, tous les réfugiés Palestiniens rentrés au pays pourront loger chez des Israéliens. Les armées des deux états échangeront régulièrement leurs expériences, leurs armes et des hommes. Les présidents et les premiers ministres se rendront visite chaque mois et se feront des cadeaux. Les synagogues fleuriront en Palestine et les mosquées en Israël. Tout palestinien pourra acquérir automatiquement la nationalité israélienne et tout israélien pourra devenir palestinien. Les religieux d'un pays prieront aussi pour les citoyens de l'autre pays. La Palestine deviendra membre de l'OTAN. **La construction de chars israéliens sera délocalisée en Palestine**. Il n'y aura pas de taxes douanières entre les deux pays. Les amis des Israéliens deviendront les amis des Palestiniens et vice versa.

Surpris par l'initiative des deux gouvernements, les Etats-Unis d'Amérique demandent instamment de parrainer les travaux en cours et de les baptiser, symboliquement, **"Action After Shave".**

l'instantané

il tire le frein à main, ouvre la portière, quitte la voiture et, à côté d'elle, debout, enlève sa veste, la plie, la pose sur son bras gauche, ouvre de sa main droite la portière arrière, se penche en avant, range la veste à l'intérieur, sur la banquette arrière, referme la porte, revient à l'avant du véhicule, s'installe au volant, ferme la portière et attend que le feu passe au vert.

RAPPORT COMPTABLE D'UNE SOIREE D'ETE

Vous êtes allés jouer un match de foot avec l'équipe des détenus d'une prison. Votre entraîneur vous avait donné rendez-vous à dix-huit heures, à l'entrée de la cour de l'établissement pénitencier. Vous étiez treize et chacun était venu en voiture. Vous êtes rentrés en même temps, en file indienne, vous avez parqué les voitures, vous avez pris vos sacs de sport et vous êtes allés vous changer, aux vestiaires. Vous avez passé les portes de sécurité habillés et chaussés en footballeur, vous êtes allés sur le terrain et l'équipe des prisonniers vous a rejoints quelques minutes plus tard. Le match a commencé à dix-neuf heures, l'arbitre central était un professionnel et il faisait beau. Les détenus qui ne jouaient pas regardaient le match depuis le bord du terrain. Ton équipe jouait un 4 - 4 - 2, tu étais l'un des milieux de terrain et l'équipe adverse jouait un 4 - 3 - 3. Les prisonniers ont ouvert la marque: débordement par la droite, centre et coup de tête de leur meilleur attaquant. Vous avez égalisé assez vite, par un coup franc tiré légèrement au-dessus du mur, dans la lucarne. À la pause, vous meniez 3 à 1. Vous avez bu du thé avec des morceaux de citron dedans puis vous avez repris le match. L'équipe des prisonniers avait opéré deux changements et son placement sur le terrain avait changé en un 4 - 2 - 4. Les détenus ont réussi à égaliser et ils ont même marqué le but de la victoire, cinq minutes avant la fin. Score final: 4 à 3 pour les prisonniers. L'entraîneur des détenus et le vôtre ont compté les ballons qui vous restaient et ils ont conclu qu'il vous manquait huit ballons. Trois ballons étaient passés par-dessus le mur et reposaient dans le réseau de barbelés qui entoure la prison. Cinq autres ballons avaient été crevés par les lames des barbelés qui surplombaient les murs. L'entraîneur des prisonniers vous a dit qu'à la fin de chaque match il leur manquait de cinq à huit ballons. Il a dit aussi que l'un des détenus savait les réparer et il vous a montré le type, de l'index de sa main. C'était un homme plutôt petit et qui reçoit un paquet de cigarettes pour chaque ballon recousu à la main. Les ballons tombés à l'extérieur de la prison, c'est l'un des gardiens qui se charge de les récupérer dans les barbelés. Il a une perche spéciale pour le faire. Certains ballons, retrouvés à l'extérieur, peuvent être dégonflés et doivent passer par les mains du petit homme qui s'appelle Alain.

VOYAGE D'AFFAIRES AVEC CONTRAT À LA CARTE

Elle a quatre ans, elle m'accompagne en ville, nous sommes dans un supermarché, nous nous approchons du comptoir du cordonnier et elle veut m'aider. Elle dit "c'est moi qui vais sortir les chaussures du sac". Je pose le sac en plastique par terre, elle sort la première chaussure, se tourne vers le comptoir, fait quelques pas vers l'homme qui la regarde en souriant, se retourne vers moi, me dit "tiens, papa, prends ton soulier" et me le donne. Je prends le sac qui est posé par terre, je m'approche d'elle, je prends le soulier de sa main et je le donne au cordonnier. Elle veut que je l'installe sur l'une des chaises hautes qui sont là, je la prends dans mes bras et je la pose à la place qu'elle désire. Je sors les chaussures à réparer, je les donne au cordonnier, il les prend, il les regarde, il les tourne dans ses mains et il les pose à sa droite. Elle me demande "pourquoi, papa, il regarde les souliers", je lui dis "c'est pour voir où il doit les réparer", elle dit "ah, c'est pour voir les trous des chaussures", je lui dis que ces chaussures n'ont pas de trous", elle dit "ah, bien sûr, c'est pour voir où elles sont cassées", je lui dis "c'est pour voir ce qui ne va pas aux chaussures", elle me demande "c'est quoi qui ne va pas aux chaussures", je lui répond "c'est les talons qui sont usés".

Elle regarde vers sa droite, elle voit une petite machine qu'elle croit être une machine qui distribue des billets de loterie à gratter, elle me dit "papa, j'aimerais acheter un billet de loterie à cette machine", le cordonnier nous dit "ce n'est pas une machine avec des billets de loterie", elle me regarde et me dit "j'aimerais acheter un billet à cette machine", je sors une pièce de deux francs de mon porte-monnaie et je la lui donne, elle introduit la pièce dans la fente de la machine, prend le billet imprimé, me le donne et me dit "papa, s'il te plaît, tu me lis?". Je prend le billet de sa main et je commence à le lire, à haute voix: "AMOUR: c'est comme si tout coulait de source. Tout le monde s'intéresse à vous, ce qui ne rendra pas le choix plus facile. ARGENT: c'est surtout du point de vue professionnel que beaucoup de choses tourneront à votre avantage. Vous avez suffisamment de réserves pour réaliser progressivement vos projets. SANTE: ne touchez pas aux rides qu'occasionnent vos rires. Elles sont le soleil de votre visage. Il est impératif pour vous de prendre régulièrement un bon moment de détente. CHIFFRES PORTE-BONHEUR: 7, 10, 14, 19, 36, 39".

l'instantané

il arrive en courant dans la cuisine, laisse tomber par terre le ballon peint en rouge et en blanc, ouvre un tiroir du meuble installé à côté du frigo, prend une petite cuillère, referme le tiroir puis dit à sa mère: « je peux manger un yogourt ? ».

l'instantané

**elle goûte son café
et pose la tasse sur la table, prend le journal du jour entre ses mains, l'ouvre vers le milieu des pages, commence à lire, rapidement, puis, quelques secondes après, fixe son attention sur l'annonce: chef/cheffe de réception.**

chat jaune et bleu
sur la peau d'une femme

Il y a des cygnes et des canards dans l'eau, ils nagent parmi les embarcations amarrées au port; les vagues se suivent les unes les autres comme les écailles mobiles d'un poisson géant; les mâts des bateaux, avec leurs fils qui les attachent aux bords des coques, ont l'air de pylônes de tentes indiennes sans toiles et ils se balancent lentement, au rythme d'un courant griffant la surface de l'eau qui les supporte et qui les entoure.

Il est huit heures moins quart du matin et une dame suit son chien qui urine chaque cinq mètres. Le patron du café "l'embarcadère" balaie devant son échoppe puis nettoie le bitume d'en face à l'aide d'un jet d'eau.

Il commence à pleuvoir des gouttes d'eau fines; un monsieur, habillé en costume et sans cravate, lance à l'eau l'appât de sa canne à pêche.

Pendant une demie heure la pluie est tombée en grappes lourdes; elles s'écrasaient sur la surface de la route et formaient une couche d'eau épaisse de plusieurs millimètres.

Le patron de "l'embarcadère" sort devant son comptoir les chaises et les tables métalliques et il les essuie avec un chiffon blanc. Il dit "sale temps!".

Maintenant le vent a du répit et les écailles du poisson géant oscillent moins fort que ce matin. Depuis le début de la journée, le ciel est resté comme un bleu sur la peau d'une femme et la lumière passe par ce filtre qui la transforme et l'envoie peindre sur l'eau un champ d'aubergines. **Un cygne est sorti de l'eau et, sur un plancher en bois, passe son bec dans ses plumes.**

La dame avec le chien revient de la poste avec une grande enveloppe blanche dans la main, l'animal est en laisse et traîne les pattes derrière sa maîtresse qui marche la tête en bas, en faisant attention aux petites flaques d'eau formées sur le trottoir.

Le monsieur pêcheur n'est plus là.

→

Le premier client de "l'embarcadère" demande un café et dans la cabine téléphonique qui se trouve à côté des cartes postales, exposées par rangées de trois à la hauteur des yeux, il y a quelqu'un.

Une femme enceinte passe lentement, en poussant une poussette dans laquelle un garçon habillé en rouge doit avoir sept ou huit mois; l'enfant regarde les châtaigniers qui font la frontière entre la ville et l'étendue d'eau; à l'horizon, les montagnes sont sobres et parsemées de grosses taches cotonneuses qui sont des nuages.

Les gens commencent à sortir et un chat jaune "vient voir des poissons", dit un enfant. Une fille de six ans s'est arrêtée avec sa maman pour dire bonjour à une dame qui a les cheveux blancs.

Deux vieux messieurs passent en portant leurs parapluies en bandoulière. Deux autres dames disent bonjour à un monsieur qui passe avec son chien, des moineaux virevoltent parmi les arbres, un garçonnet avec un petit parapluie vert va toucher le chat jaune, quelqu'un ouvre une fenêtre au-dessus de "l'atelier de bijoux, création, transformation, réparation, sur devis"; le chat jaune s'approche de moi et se frotte contre mon pantalon et ma cheville; la dame et l'enfant avec le parapluie vert montent dans le bus qui attend l'heure de départ dans la case de la station; le soleil agrandit les mailles du filtre nuageux et la lumière emmène cette fois-ci une ribambelle de brins de chaleur.

Le premier livreur est là, pour "Hôtel de Ville & du Rivage", le bus est parti pour "La Croix-sur-Lutry", le patron de "l'embarcadère" agrandit sa terrasse en mettant quelques tables de plus.

Le chauffeur du taxi a parqué sa voiture sous le tilleul le plus proche de "l'embarcadère" et il attend debout, les mains croisées sur la poitrine, les fesses appuyées contre l'aile droite du véhicule.

Noms de bateaux: "Hunter", "Le NERVAL", "Le Singe", "STINGRAY", "Trème", "mon-dai-nai".

Il y a beaucoup moins de coton sur la face des montagnes; on voit, de l'autre côté du lac, les maisons, les vallées et les prés.

A partir du **"QUAI GUSTAVE DORET, MEDECIN ET COMPOSITEUR, 1866-1943",** les écailles du poisson géant sont devenues presque lisses.

Le chauffeur du taxi fume posté dans la même position, un cygne regarde un canard qui a la tête tournée vers l'eau, une fillette, depuis les bras de sa maman, jette des morceaux de pain sec à d'autres canards, le soleil ronge de plus en plus le filtre bleu sur la peau d'une femme et la lumière change le champ d'aubergines en une encre d'écolier. Le chat jaune est assis sur une des chaises de la terrasse, je bois un café à la même table que lui et je regarde les cornets des glaces, empilés les uns dans les autres, formant des grands points d'exclamation:

"CHOCOLAT FRAMBOISE NOISETTE PISTACHE

VANILLE MELON TIRAMISU MARRON

CARAMEL PASSION ORANGE AMARETTO

SANGUINE ABRICOT JAMAIQUE CANNELLE

MANGUE CASSIS FRAISE PECHE

CITRON NOIX STRACCIATELLA NOIX DE COCO

FIOR DI LATTE BANANE CAFE".

Le bus est revenu et il a repris sa place. Un grand chien noir suit son maître qui traverse la place, la lumière est en train de s'affaiblir, le bleu sur la peau d'une femme fait revenir le champ d'aubergines.

Des écoliers qui portent des sacs à dos passent avec leur maîtresse sur le quai. Les tables en plastique vert du "Fleuriste, Bar-Glacier, Voyages" ont quelques clients comme témoins de la nouvelle vague d'éclaircissements; chaque fraction de seconde il y a des changements de lumière et de l'air, la flèche qui indique la direction à prendre vers le **"Caveau des Vignerons"** est d'un brun changeant et il y a les pas, le pas de ce couple silencieux comme la pièce de monnaie de dix centimes perdue par quelqu'un sur le bitume où elle reste.

Deux cyclistes, homme et femme, arrêtent leur vélo, descendent et les quittent contre le mur qui lie la terrasse avec les chaises vertes et celle avec les chaises rouges. Assis sur le muret du quai, un homme fait tourner sa canne, à la verticale, entre les doigts de sa main droite. Un jeune passe à vélo, ses mains posées sur ses genoux.

9 canards se baignent en groupe puis sortent de l'eau et secouent leurs ailes et leur tête. Il n'y a plus du tout de coton qui touche les montagnes: les collines rayées de vignes reflètent leurs parures dans l'atmosphère.

Un grand bateau de passagers est en vue, le chat jaune est en train de se mouvoir sur les pierres du mur qui encercle les barques du port, à la place du bleu sur la peau d'une femme il y a maintenant un lac blanc laiteux, comme si quelques milliards d'opercules venaient de libérer de la crème à café dans le liquide du poisson géant qui ne bouge plus.

l'instantané

elle tire le rideau et entre dans la cabine où se trouve l'appareil, prend place sur le tabouret, regarde la position de ses yeux par rapport à une ligne horizontale dessinée sur la vitre d'en face, se lève, fait tourner plusieurs fois le tabouret autour de son axe, s'assied de nouveau, arrange ses cheveux de sa main droite, introduit dans la fente de la machine une pièce de cinq francs et une autre de deux francs, regarde en avant, sourit et attend le premier flash.

JE SUIS TOUT NU
ET JE VAIS RESTER COMME ÇA UN BON MOMENT

Je ne supporte plus les habits sur mon corps, une chemise a le poids d'un vélo, une veste pèse autant qu'un tracteur. Je suis devenu très sensible aux habits, ils sont devenus de plus en plus lourds et je ne veux plus m'habiller. Je raconte cela à mon médecin. Je lui dis que j'aimerais sortir tout nu. Il me dit "il faut vous calmer!".

Cela a commencé avec la culotte, je ne pouvais plus supporter de culotte, je racontais tout ça à mes amis, ils riaient et se moquaient de moi, je me posais des questions sur l'état de mon corps, le médecin disait "c'est psychosomatique!". Ma mère disait que ce n'était pas grave, qu'il y avait plein de gens qui ne portaient pas de culotte, elle me conseillait de ne plus me plaindre et de faire comme je le ressentais. Je croyais que ce n'était qu'une histoire de culotte, je me disais qu'un mois sans culotte allait me faire du bien, je ne mettais plus de culotte et ça a continué avec les chaussettes. Une chaussette était comme un plâtre, je me sentais avec des chaînes aux pieds, le médecin disait que mon cas s'aggravait, ma mère me priait de faire du sport, mon père me disait "c'est à cause de la télé!".

Ensuite, c'est la cravate qui m'est devenue insupportable, je la sentais comme une corde au cou, comme un étranglement permanent, j'étouffais quand je parlais. Le médecin disait que j'étais un cas inhabituel, ma mère a donné toutes mes cravates à l'Armée du Salut et mon frère aîné m'a invité au cinéma.

Maintenant je ne sors plus de chez moi, je reste enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je travaille à la maison sur mon ordinateur et je suis nu en permanence. Je me sens mieux. Mon médecin dit que la guérison va prendre quelques années, ma mère fait les courses pour moi, mon père m'apporte les journaux, mon frère invite chez moi des filles qui travaillent avec lui et qui ont envie de me voir tout nu. Les voisins ont remarqué que je ne fais plus la lessive et ils m'ont écrit une lettre qu'ils ont tous signée et dans laquelle ils me demandent si je suis fâché avec eux.

Je passe mes loisirs en lisant, tout nu, au lit ou assis sur une chaise. Je fais du vélo d'appartement, tout nu. Je fais la cuisine et je mange en étant tout nu. Je travaille, tout nu, à mon ordinateur. Je regarde par la fenêtre, tout nu. Je dors tout nu et, pour ne pas faire peur à ceux qui me visitent, j'ai collé sur la porte de l'entrée de mon appartement un petit papier sur lequel j'ai écrit "je suis tout nu et je vais rester comme ça un bon moment". Le médecin me dit "ça va bien!", ma mère pense que je suis sur la bonne voie et mon père m'a offert une table de billard.

l'instantané

elle pose sa poupée sur le canapé et prend place à côté de son père, colle son corps vers son papa, enfile sa tête entre le bras gauche et la poitrine du parent et lui pose la question: «papa, pourquoi des fois tu ne manges pas avec nous, le soir ? ».

travail alimentaire, piscine couverte, macaques

Dans la fabrique de poêles en fonte il restait seulement une dizaine d'ouvriers. Le reste du personnel, employé dans plusieurs ateliers, avait été mis au chômage technique. Les bancs de travail, en tôle épaisse, étaient tous rouillés et couverts d'outils en désordre.

Les sols étaient en béton grossier, avec des nids de poules, des plus petits aux plus grands, éparpillés sur toute leur surface. Aux fenêtres, il manquait la moitié des carreaux, les grues suspendues sur des traverses métalliques ne fonctionnaient plus.

Des taches d'huile de moteur entouraient les tonneaux métalliques entreposés les uns sur les autres aux quatre coins des halles hautes de huit mètres; les palettes en bois, qui servaient de supports à certaines pièces des poêles, s'entassaient dehors, entremêlées, contre le mur sans peinture, comme pour un grand feu de fête. Les pâles des ventilateurs ne tournaient plus.

Les portes n'avaient plus de serrures, elles étaient couvertes d'une peinture qui tombait, sèche comme l'écorce des vieux arbres. Tu voyais des taches de graisse sur leurs poignées, leurs gonds grinçaient et la plupart d'entre elles étaient penchées d'un côté, ne se fermant plus sans être soulevées et poussées fortement.

Les quelques transporteurs électriques n'avaient plus leurs batteries, ils avaient les pneus dégonflés ou démontés par ceux qui vendaient tout ce qu'ils pouvaient de leur entreprise au marché noir.

Les radiateurs du système de chauffage avaient été démontés et les ouvriers les donnaient aux gens intéressés contre une bouteille d'alcool fort ou contre de l'argent.

La tuyauterie des douches était vétuste, délabrée, couverte de rouille et pleine de trous; depuis plusieurs mois, l'eau ne coulait plus dans les conduites.

Il n'y avait plus de poêles à construire et plus personne ne s'occupait de cette fabrique transformée en un tas de câbles, de bois, de caoutchouc, de ferraille, de briques, de cartons.

Ceux qui travaillaient encore ici n'avaient pas de salaire, ils faisaient des réparations de voitures, ils vendaient les matériaux qui restaient dans les dépôts, ils jouaient au ballon dans la cour asphaltée ou ils fabriquaient des pièces de rechange à l'aide de l'outillage encore en état de marche, pour une machine agricole, un vélo, une machine à laver ou une brouette. **Ils vivaient tous de bricolage.**

Il n'y avait pas de chef. Chacun s'occupait de ses petites commandes et de la maraude des objets qui pouvaient lui être utiles à la maison. L'un d'eux avait transporté chez lui, avec un camion conduit par un de ses amis, la cabine d'un bulldozer, qu'il avait installée au fond de sa cour, comme niche pour le chien. Un autre ouvrier s'affairait depuis plusieurs semaines à couper avec un appareil de soudure les barres de fer d'un grillage derrière lequel, auparavant, étaient abritées les voitures de fonction.

Le petit bâtiment des bureaux était devenu dortoir, salle à manger et casino pour ceux qui jouaient aux cartes ou aux dés contre de l'argent.

Pendant le temps passé dans l'enceinte de la fabrique, **ils buvaient beaucoup.** Ils apportaient les boissons alcooliques depuis la maison, dans des bouteilles vidées de leur jus de fruit par les enfants.

→

Certains clients payaient avec des bouteilles de vin ou de vodka. Parfois, ils envoyaient un des leurs au plus proche restaurant, en ville, pour refaire les provisions d'alcool.

Quand ils parlaient entre eux, c'était pour s'injurier ou pour se raconter des blagues que tu savais pleines de cochonneries. Tu te souviens bien d'une de ces blagues - c'est le plus jeune d'entre eux qui l'avait racontée: "Un vieil homme va à la capitale, pour apporter des papiers nécessaires à l'augmentation de sa pension, il prend un train de nuit pour arriver tôt le matin dans la grande ville et il s'installe dans un des compartiments à huit places, à côté de quelques jeunes gens. Il a plus de sept heures à passer dans ce train qui s'arrête dans chaque gare et il a pris avec lui à manger pour deux jours et une bouteille d'eau-de-vie. **Les jeunes avec lesquels il partage le compartiment boivent du vin qu'ils versent dans des verres en plastique** d'une dame-jeanne de dix litres, ils rient et parlent fort; il n'y a pas de lumière dans le train, on voit seulement les braises des cigarettes, les flammes des briquets et la lumière de la lampe de poche du contrôleur quand il passe dans le couloir; le vieux a parlé avec les jeunes gens, ils ont bu ensemble du vin et de l'eau-de-vie, il leur a parlé de sa difficulté à nouer les deux bouts avec sa pension de retraité, **il dit que ce n'était pas facile d'être âgé et de ne pas pouvoir manger à sa faim,** les jeunes se moquent un peu de lui en lui disant: "Grand-père, maintenant c'est la démocratie, c'est fini le temps du parti unique, maintenant c'est chacun pour soi, maintenant tout se paie, c'est comme ça!" ; le vieux s'est endormi dans son coin, avec la tête posée sur son baluchon et il s'est fait réveiller par le toussotement d'une femme qu'il a aperçue dans le compartiment, à la lumière de la lune, agenouillée vers la porte coulissante de l'entrée; **il a remarqué que cette femme toussait fortement,** comme quelqu'un qui s'étouffe et il a dit aux autres qu'il fallait l'aider, qu'il allait faire de la place sur une des banquettes pour qu'elle puisse s'allonger afin de reprendre ses esprits; il s'est levé pour soulever la femme qui toussait et la lumière d'une lampe de poche l'a ébloui: c'était le contrôleur qui lui a dit: **"Couche-toi, grand-père, il n'y a rien de grave,** elle suce ma queue, elle vient de payer son billet!".

Quand tu avais entendu ces paroles, tu étais en train de te fabriquer un sabre de bois avec un marteau et des clous, tu avais treize ans, tu étais accepté par les ouvriers de l'ancienne fabrique de poêles, ils te laissaient jouer, bricoler et te promener sur leur territoire, ils te surnommaient "le gamin".

Ils étaient tous habillés de couleurs sombres et usées. Ils avaient les mains noires à cause de la graisse sale qui avait imprégné leur peau.

Tu venais auprès d'eux plusieurs fois par semaine, après tes cours à l'école, tu trouvais dans cet endroit des fils de fer et beaucoup d'autres choses que tu utilisais pour construire une tente, un lance-pierres, une niche d'oiseau ou une cage pour les poules de la grand-mère. Ils ne connaissaient pas ton nom et ils ne savaient pas non plus qui étaient tes parents, ils te laissaient tranquille et tu leur demandais parfois de l'aide pour tes travaux. **Ils t'aidaient volontiers et ils t'invitaient souvent à boire avec eux,** tu refusais en disant que l'alcool te donnait mal à la tête, ils insistaient en disant que tu devais prendre l'habitude de boire parce que tu étais un homme.

Tu n'as jamais bu de leur alcool, tu as assisté plusieurs fois à leurs beuveries et à leurs disputes, tu les voyais s'insulter et jaser à propos des gens de leur entourage, tu étais un des témoins de leur souffrance et de leur ignorance, tu étais là-bas une sorte d'invité.

Ils mangeaient avec les mains et tu voyais pendant leurs repas comment les taches noires de leurs mains passaient sur le fromage blanc qu'ils apportaient de la maison, emballé avec du papier journal; tu voyais les lettres du journal imprimées sur le fromage blanc, tu voyais leurs couteaux de poche couper en rondelles le salami et les tomates, tu voyais leurs mâchoires écraser les os des cuisses de poulet qu'ils mangeaient.

l'instantané

elle prend de sa main droite l'éponge jaune qui se trouve sur le lavabo en zinc de la cuisine, ouvre, à l'aide de l'autre main, le robinet d'eau chaude, passe, pendant une fraction de seconde, l'éponge sous le jet d'eau chaude, referme le robinet, tourne le dos au lavabo et commence à se déplacer à travers la cuisine, passe dans le salon, le traverse, arrive tout près de la porte qui donne sur la terrasse, l'ouvre, passe son seuil, tourne à gauche, suit le chemin qui longe le mur de la maison, arrive à côté de la table rouge, en fer-blanc, et, en utilisant son éponge, lui nettoie la surface.

Deux d'entre eux avaient fait de la prison, un pour brigandage, l'autre pour vol de céréales dans les wagons des chemins de fer. Ils étaient tous endurcis, mornes, souvent tristes, avec les sourcils froncés.

Ils n'étaient pas tes amis, ils étaient là comme dans une pièce de théâtre et le décor était le décor de tout un pays. Tu es un des témoins des malheurs du monde, tu as vécu et tu vis pour voir, pour entendre et pour raconter.

→

Tu étais un garçon de treize ans qui flairait les gens et leurs habitudes, tu venais à pied dans cette fabrique en ruines et tu passais par les champs qui liaient les banlieues de la ville à la route nationale.

Ils étaient les vestiges de l'époque du parti unique, ils étaient les laissés-pour-compte du nouveau système. Tu acceptais d'être leur "gamin", ils t'envoyaient de temps en temps faire leurs courses.

Les personnes qui profitaient de leurs services, étaient, pour la majeure partie, des gens comme eux, pauvres et en marge du monde, des gens qui vivaient de déchets. Ils étaient tous chaussés de baskets bon marché. Les lacets de leurs chaussures étaient tachés de la même graisse qui tachait leurs mains. Tu sentais en chacun d'eux un esprit de vengeance, une envie de taper du poing sur le visage de quelqu'un d'autre ou contre un mur.

Tu as bien remarqué leur tendresse et leur attention envers l'enfant que tu représentais. Quand tu posais des questions sur cette fabrique fantôme, ils t'expliquaient tout ce que tu voulais dans les moindres détails; tu remarquais la douceur de leur voix et leur connaissance d'un métier qu'ils ne pouvaient plus pratiquer.

Ils étaient comme des marins obligés de continuer à vivre sur un chantier naval en faillite. Tu t'étais rendu compte que le monde que tu percevais à l'aide de tes cinq sens était beaucoup plus complexe que le monde de tes rêves. Tu rêvais de tes sorties dans la forêt accompagné par tes copains, tu rêvais que tu volais au-dessus de la ville de ta grand-mère et tu volais comme une des hirondelles qui avait son nid accroché au fil électrique de l'ampoule de la terrasse de la grand-mère, tu rêvais de tes poissons pêchés pendant la journée, tu rêvais de la voiture de service de ton oncle que tu avais déjà conduite seul au volant, tu rêvais de ta petite copine mais tu ne rêvais jamais de ce que tu rencontrais de plus dur, de plus inouï, de plus choquant, de plus inattendu dans ta vie.

Ils avaient, pour eux dix, plusieurs hangars de l'usine, ils étaient à la fois les propriétaires fictifs de deux mondes qui s'entrechoquaient et les employés d'un Dieu de carnaval, en carton bouilli, avec des veines tracées sur le corps avec du rouge à lèvres. Tu passais des heures avec eux.

Tu faisais des comparaisons entre le monde de tes devoirs scolaires et ce monde à eux, tu comparais les équations de deuxième degré avec leurs gestes de ferrailleurs. Tu pensais mettre en équation des gestes et des paroles. Tu sentais que tu pouvais mettre en équation des regards et des physionomies. Tu te rendais compte que les équations ne pouvaient pas surprendre les vibrations de ton corps, de ta voix quand tu voyais ces gens, qui t'accueillaient, hurlant leur détresse, leur incompréhension, leur méconnaissance.

Ils étaient cloîtrés entre les murs d'une cathédrale moisie, ils nageaient dans les eaux de mots sans racines, tu vivais ces gens comme l'on peut vivre des escargots que l'on regarde traversant la route, se faire écraser, un par un, par les roues des voitures, par les pas des autres humains.

Ils avaient des familles à nourrir, chacun d'eux avait des enfants à la maison. Ils étaient à la fois des anges et des brutes, tu les connaissais dans leurs moindres comportements, tu savais qu'ils étaient capables de bercer des bébés dans leurs bras, tu savais qu'ils étaient capables de tuer.

Tu avais en cet endroit ton royaume à toi, fait d'odeurs fines et puantes, d'images de saints et de diables, de goûts d'essence et de plastique, de bruit de scies à métaux, du toucher de la tôle d'acier. Tu étais un roi.

Parce que ton arrière-grand-père était l'administrateur des forêts du roi dans ta région, parce que je t'avais raconté des scènes de la vie de mon père, à l'âge de treize ans, tu te prenais des fois pour un roi. Mentalement, tu transformais ces dix ouvriers en tes sujets et tu leur donnais des tâches à accomplir, des devoirs, des récompenses et des médailles.

Ils ne faisaient pas trop attention à toi, ils te considéraient comme un innocent égaré dans leur monde à eux, ils pensaient que tu étais un enfant sans attaches, ils croyaient que tu te collais à eux et cette pensée n'était pas tout à fait fausse. D'une manière, tout ce qu'ils pensaient de toi était vrai: tu cherchais à vivre, à connaître le monde en dehors de l'univers de ta famille, de ta maison, de ta rue. Tu allais en dehors de ton quartier, tu allais en dehors de la ville.

Ils étaient en dehors d'eux-mêmes, ils vivaient le drame d'un pays meurtri. Tu étais un gosse de treize ans et tu sentais l'odeur qui sortait de leur pantalon, tu vivais leur haleine, leurs mots directs, leurs façons de vivre le dos contre un mur beaucoup plus grand, beaucoup plus impénétrable que tous les murs: le mur de la solitude.

l'instantané

debout, devant la glace de la salle de bains, il prend de sa main droite le tube de dentifrice placé dans un verre en plastique, ouvre le bouchon du récipient, le pose sur le lavabo blanc, prend la brosse à dents, presse le tube entre ses doigts, laisse le produit couvrir les poils de la brosse, arrête la pression des doigts sur le tube, remet le bouchon à sa place, pose le tube dans son verre, approche la brosse de sa bouche entrouverte et commence à frotter, avec elle, ses dents.

Tu étais le seul parmi eux qui apportait un brin de nostalgie, de joie de vivre et d'envie de pleurer. Quand tu as pleuré parce que ton arc à corde en élastique de fil électrique de haute tension s'est cassé, trois d'entre eux sont venus vers toi te demander ce qui n'allait pas; tu leur as dit tes soucis, ils t'ont écouté puis ils t'ont fabriqué l'arc le plus performant que tu puisses connaître: avec cet arc tu pouvais aller à la chasse aux biches, dans la forêt de ton enfance.

→

Tu les as toujours remerciés de leur aide, de leurs conseils, de leur bienveillance envers toi. Ils sentaient que tu n'étais pas des leurs, ils sentaient que tu n'étais pas non plus du camp de leurs ennemis potentiels, ils t'aimaient comme on aime un gosse qui traverse la rue la tête haute, ils t'aimaient et tu les aimais comme on aime n'importe quoi qui surgit dans la vie.

La fabrique de poêles en fonte n'existait plus et le verger qui l'entourait sur plusieurs hectares n'était plus entretenu depuis des années. Le sol des pommiers était couvert par de hautes herbes, les arbres n'étaient plus taillés, personne ne labourait le terrain, la récolte était maigre et les poteaux en bois de la barrière qui marquait le pourtour de ce domaine agricole pourrissaient à la base et penchaient de côté.

Tu passais des heures dans les ateliers et dans le verger qui les entourait, le passage de l'odeur de rouille à celle de la terre se faisait en douceur, comme un sommeil dans lequel tu glissais les yeux ouverts. **Parmi les arbres devenus sauvages, tu jouais aux apaches ou tu regardais longtemps des fleurs, des brins d'herbe et des lézards.** Tu grattais la terre avec des bâtons que tu trouvais autour de toi, tu t'allongeais sur le dos et tu regardais le ciel. Tu voyais des sauterelles s'affairer autour de ton corps immobile, tu entendais les grillons et les craquements de branches qui s'entremêlaient aux voix lointaines des ouvriers.

Ils savaient que tu jouais dans le verger, ils s'étaient habitués à te voir courir parmi les arbres, tu cueillais des pommes pour eux et tu les leur apportais.

Un jour, quand tu es arrivé vers quatre heures de l'après-midi dans une des halles de la fabrique, tu as vu par la fenêtre un cheval dans le verger et tu as su que c'était le cheval du Gitan. **Tu as reconnu le cheval du Gitan qui habitait quelques maisons plus loin** que la maison de ta grand-mère, tu étais content de le voir là, libre parmi les pommiers, il était sans harnais et il se déplaçait lentement.

Il était un autre témoin de la fabrique morte et de ses dix derniers ouvriers, son maître avait repéré le verger en passant à pied, sur la route, et il emmenait son animal chaque matin, de bonne heure, puis il venait le reprendre le soir, au coucher du soleil.

Le Gitan était un homme de petite taille, il avait les bras et le dos musclés par son travail journalier de manoeuvre dans la gare de marchandises de la ville. **Il était moustachu et bien rasé sur le reste de son visage,** il avait une petite maison en briques sans peinture extérieure, il vivait avec sa femme et ses quatre enfants.

La plupart des dix ouvriers n'aimaient pas le Gitan. Ils avaient commencé à parler de lui, d'abord en disant: "Celui-là, avec son cheval, il n'a rien à foutre ici!" puis en le traitant de "voleur de poules", de "sans travail" et d'individu de "sale race". **Tu entendais leurs paroles méchantes,** tu remarquais leurs yeux briller quand ils parlaient du Gitan au chapeau noir, ils le critiquaient sans arrêt, ce Gitan devenait petit à petit leur plus grande hantise.

Ils considéraient que le verger leur appartenait, le Gitan et son cheval étaient des intrus, des non-désirés et des sans-lois, ils ne supportaient pas de voir ce cheval brouter l'herbe haute du verger, ils crachaient par terre en injuriant le monde qu'ils disaient "mal fait".

Tu ne savais pas comment les choses allaient se passer avec le Gitan, son cheval et ces dix ouvriers, tu sentais une haine qui sortait d'eux chaque fois qu'ils parlaient du cheval, cette haine était comme une sorte de brouillard qui couvrait toute la ferraille de la fabrique déserte, elle transformait les halles en un labyrinthe qui te faisait penser à un cimetière désaffecté.

Ils voulaient se battre contre quelqu'un, contre quelque chose, ils avaient l'envie de se venger contre un ennemi quelconque, ils détestaient les politiciens et les prêtres, ils détestaient leur misère, ils détestaient le Gitan et son cheval parce qu'ils représentaient pour eux une des racines du mal.

Ce brouillard qui sortait de leur corps, par leurs paroles et leurs gestes, devenait de plus en plus épais, **tu remarquais qu'ils avaient commencé à marcher comme à l'aveugle** parmi les objets qui constituaient leur monde quotidien, ils exhalaient ce brouillard et s'entouraient de lui comme d'une grosse couverture avec laquelle on se recouvre complètement, ils ne pouvaient plus travailler sans jeter des coups d'oeil vers le cheval qui vivait dans le verger. **Tu les sentais lourds sur leurs pas.** Tu traversais ce brouillard en ayant mal aux yeux et aux oreilles, ils t'adressaient de moins en moins la parole, le brouillard qui sortait de leurs tripes se solidifiait sur les murs et sur la ferraille d'alentour comme le plâtre verdâtre d'un décor de guerre ou d'une tenue de camouflage.

Tu es entré dans la grande halle en voulant chercher des roulements à bille pour fabriquer une trottinette et le cheval était là.

→

l'instantané

il prend dans sa main droite l'emballage qui contient le savon, défait, avec la main gauche, le papier collé sur l'un des côtés du paquet, sort le savon de sa protection, le pose à sa place, dans le support en plastique accroché au-dessus du lavabo, jette l'emballage à l'intérieur d'un cylindre en plastique, se regarde dans la glace, touche ses joues avec les paumes de ses mains en les glissant sur la peau, depuis les pomettes jusqu'au menton, tourne le dos au miroir et sort de la salle de bain.

Ils l'avaient tiré avec une corde dans l'enceinte, ils l'avaient placé sur une grande plaque de tôle en acier et **ils lui avaient soudé les sabots au métal.**

Tu t'es arrêté à quelques pas de l'animal immobilisé debout, sur ses sabots, il voulait bouger, il voulait quitter cet endroit, il ne pouvait mouvoir que son cou, sa tête, sa queue et quelques muscles de ses cuisses, la plupart des ouvriers étaient soûls et ils se moquaient du cheval en lui criant: **"Vas-y, va-t'en!",** ils riaient de l'animal qui faisait des efforts pour détacher ses sabots soudés à la plaque de métal, ils étaient assis autour de la plaque de tôle et ils se passaient une bouteille d'alcool qu'ils portaient à leur bouche raidie. Le brouillard était total. Tu ne pouvais plus bouger. L'un d'eux t'a remarqué et il t'a dit "viens gamin, viens faire du cheval!". **Malgré leur apparente bonne humeur, ils étaient tous figés comme les bouteilles vides** que tu voyais aux bords des chemins que tu prenais à travers champs, ils étaient fiers de leur acte, le cheval était devenu leur trophée vivant, ils s'amusaient dans ce brouillard annonciateur de mort et de deuil, ils voulaient démontrer qu'ils étaient forts, invincibles, ils luttaient contre leur propre brouillard.

Tu étais devenu muet. Tes paroles restaient quelque part dans ta gorge et elles sortaient par ton cou et ton visage comme une vague de chaleur, comme une transpiration. Pour la première fois de ta vie, le monde se transformait en une sorte de pièce de théâtre dont tu devais traverser la scène.

Imprégné à la fois par le cheval, par les dix ouvriers, par le Gitan, le verger et la ferraille, tu t'en retournais chez toi, tu pensais à tes cahiers d'école comme à un refuge, tu as pu dire quelques mots, tu as dit, imperceptiblement: **"Il doit avoir mal!".**

Quand le Gitan est arrivé dans la halle, le ciel n'avait plus de soleil, il a vu son cheval couvert d'une mousse blanchâtre et soudé par ses sabots à la plaque de tôle, et il a hurlé. Son hurlement, son regard vers le plafond, ses bras écartés puis ses mains sur sa tête ont fait que les dix ouvriers se sont éloignés chacun le dos contre un mur. Il y a eu un silence dans lequel ne s'exprimait que la respiration de l'animal épuisé. **Ton enfance basculait inexorablement dans un monde jusque-là inconnu.** Dès maintenant, tu savais que tu étais l'homme le plus libre et le plus seul. Les dix ouvriers n'avaient pas fini leur massacre, tu as vu comment ils ont entouré le Gitan en le menaçant de mort. Ils l'ont poussé vers la sortie et ils ont scié avec l'appareil de soudure la tôle en acier, autour des sabots. Le cheval avait maintenant d'immenses sabots brûlants et coupants, il est parti en tremblant et en gardant difficilement son équilibre, les dix ouvriers hurlaient leur joie de voir le Gitan pleurer son animal.

Tu n'avais plus de poids, ton corps n'était qu'un souvenir, le cheval est tombé latéralement, sur des lingots de fonte, tu as vu son sang, tu l'as vu se relever et avancer vers le verger puis il est de nouveau retombé.

Les dix ouvriers formaient une sorte de cortège autour de l'animal et du Gitan qui essayait en vain de soutenir son cheval; ils marchaient sur les traces du sang qui coulait sur l'asphalte, ils disaient "Foutez le camp d'ici!", ils avaient les visages crispés et leurs yeux sortaient de leurs orbites, comme des plaies gangrenées.

Le cheval est mort dans la haute herbe du verger et le Gitan l'a veillé toute la nuit. Son cadavre s'est décomposé à côté d'un pommier. La puanteur qui s'est dégagée pendant des semaines à fait que les dix ouvriers avaient quitté les lieux et qu'ils ne sont plus jamais revenus dans l'ancienne fabrique de poêles en fonte.

L'automne, les pommes tombent sur le squelette du cheval et sur ses sabots soudés aux plaques de tôle en acier. **Tu as maitenant presque quarante ans, ta mémoire n'arrive plus à dormir,** tu rêves souvent du Gitan.

le persil,
c'est des mots qui rigolent.

l'instantané

il entre dans l'appartement, se dirige vers le salon, pose par terre son sac à commissions, prend place sur le fauteuil, sort de son sac à commissions la nouvelle sacoche vinylique et, une par une il ouvre les fermetures éclair; il sort, un par un, les cartons et les torchons de papier qui rembourrent l'objet, enlève le mode d'emploi introduit dans une fourre en plastique accrochée à la poignée, met la main, pour la dernière fois, à l'intérieur de la sacoche vide, sent de ses doigts un petit rectangle en papier, le sort devant ses yeux et lit: "Inspected by Maria Janeva".

la clef de sol

La grande et la petite jouent avec leurs bateaux dans la salle de bain et tu revis ta marche sur le quai d'une gare ferroviaire. Tu es dans le salon et tu marches avec ta mémoire le long de la voie sur laquelle est stationné le train que tu veux prendre, tu portes dans tes mains de lourds sacs de voyage, ils sont remplis d'habits, de livres, de boîtes de conserves, de bouteilles de vin et tu as un agneau frais emballé dans plusieurs linges de cuisine. Il faut changer de train. **Tu marches lentement et tu regardes, tu vois à travers les vitres du train des voyageurs qui sont assis et debout les uns contre les autres;** tu les vois en marchant sur le quai, les compartiments des wagons sont pleins de gens, dans les couloirs les gens sont collés les uns aux autres, tu veux prendre ce train. Tous les trains ont du retard et le retard de certains se compte en dizaines d'heures. **Tu marches et tu te rends compte que tu ne peux pas monter dans ce train,** tu t'arrêtes, tu poses sur le bitume du quai tes bagages, tu sors d'une des poches de ta veste le paquet de cigarettes, tu cherches une cigarette dans le paquet en regardant les gens qui remplissent le train jusqu'aux portes des wagons, tu allumes ta cigarette, tu remets le paquet dans la poche, tu reprends dans tes mains les sacs de voyage et, la cigarette entre tes lèvres, tu continues la marche sur le quai. Le train doit avoir une vingtaine de wagons. **Tu portes sur la tête un chapeau noir aux larges bords.** Tu as dans une de tes poches le billet pour ce train qui est un rapide, tu dois aller avec ce train dans la ville où il va s'arrêter pour la première fois, tu dois faire une heure et demie de voyage avec ce train plein de gens qui s'entassent les uns contre les autres jusqu'aux marchepieds. Tu es à la moitié du train, tu avances en fumant et en pensant comment tu vas te faire une place dans ce train. **Tu marches en ayant une cadence dans tes pas qui est celle des chats qui marchent sur une palissade.** Il y a beaucoup de gens sur le quai, ils veulent tous monter dans le train plein, ils essayent de se faire une place, ils poussent les autres à l'intérieur, ils veulent faire monter leurs bagages. Tu marches lentement et tu regardes ce train qui est arrêté encore pour quelques minutes, tu as payé ton voyage et sur ton billet est inscrite ta place réservée dans le wagon numéroté "huit". Le wagon numéro huit sur la voie numéro cinq. Tu es déjà passé devant le wagon numéro huit, il était aussi bondé que les autres, tu ne pouvais pas monter dans le wagon que tu avais inscrit au dos de ton billet. Tu arrives vers la queue du train, tu aperçois les deux wagons postaux et la locomotive électrique, tu t'arrêtes, tu te tournes et tu fais marche arrière, sur le quai. **Tu marches lentement, tu fumes et tu regardes les portes des wagons,** tu remarques une des doubles portes d'un wagon, tu vois que cette double porte est fermée et tu t'arrêtes devant elle. Chacune de ces portes est bloquée depuis l'intérieur, tu vois les habits des gens qui sont dans le couloir qu'enferment ces portes, tu regardes les deux marchepieds de cette porte double et tu poses tes deux sacs de voyage sur le marchepied le plus haut. Tu fumes en regardant tes bagages posés sur le marchepied et les habits que tu vois à travers les vitres ovales des portes, tu vois ces habits et ils sont comme ceux d'une machine à laver dans laquelle on a mis trop de linge, trop de tissu qui nous empêchent de refermer sa porte sans effort. **Tu vois ces habits pressés contre les vitres et tu devines les corps qui les portent.** Tu jettes la cigarette sous le train et tu montes sur le marchepied qui soutient tes bagages, tu es collé à la porte, tu poses chacun de tes bagages sur un de tes pieds, tu bouges tes pieds et tu sens à travers tes chaussures le poids de tes sacs, tu t'accroches de tes mains aux poignées des portes, tu as la main gauche sur la poignée gauche et la main droite sur la poignée droite. **Tu attends que le train parte.** Tu as la tête de côté, tu regardes vers ta droite, vers l'arrière du train, tu vois les gens sortis aux fenêtres, ils parlent avec ceux qui les ont accompagnés au train et qui restent sur le quai, tu tournes la tête de l'autre côté, ta joue gauche touche la carrosserie du wagon, tu vois la locomotive et des passants sur le quai, tu te tiens accroché aux poignées des portes, tu attends que le train démarre. **Tu vois un ouvrier des chemins de fer, il a un marteau à long manche dans sa main** et il tape de ce marteau dans les roues en acier du train, il s'approche des portes auxquelles tu es collé, le train se met en marche, lentement, tu regardes cet ouvrier qui avait fini son travail, il te remarque assis sur le marchepied et te dit "descends, à cent trente à l'heure tu ne vas pas résister!", le train en marche t'éloigne de cet ouvrier, il voit que tu ne descends pas et te crie: "fais gaffe aux ponts, aux ponts, tiens-toi collé au wagon!". **Tu sens tes pieds vibrer avec le marchepied en fer,** tes bagages vibrent avec tes pieds, tu remarques comment les vibrations font que tes bagages glissent lentement au-dessus de tes pieds et tu bouges tes pieds pour garder en équilibre les sacs de voyage, le train prend de la vitesse, il passe dans les aiguillages de la grande gare de la capitale, tu viens de quitter en train la plus grande gare du pays, tu as ta place collée aux portes d'un wagon alors que tu as payé ton billet .

→

l'instantané

il s'approche du trolleybus, s'arrête devant la porte avant, appuie sur le bouton extérieur qui enclenche l'ouverture de la porte et, une fois l'entrée libre, il monte dans le véhicule, en mettant ses pieds sur les deux marches qui mènent au plancher; habillé avec son tee-shirt blanc, imprimé sur le coeur d'un rectangle dans lequel est écrit
"BROIE
DU NOIR",
il regarde le conducteur, lui dit bonjour et se déplace, vers une place assise, libre.

Tu vas voir ton amie qui habite une autre région du pays, c'est la veille de Pâques et si tu ne prenais pas ce train tu n'arriverais chez elle que le lendemain. Le train accélère, il n'y a plus de quai au bord des rails, la gare reste derrière, tu tournes la tête vers l'arrière et tu vois des gens aux fenêtres, ils te regardent, ils pensent à toi, ils parlent de toi dans leurs wagons surchargés, tu penses que certains font déjà des paris sur ton sort de voyageur collé au train et tu as un sourire au coin de tes lèvres, tu as aussi envie de fumer.

Une de tes mains te soutient et l'autre se repose, tu as la tête vers l'arrière du train, tu sors le paquet de cigarettes avec la main qui est au repos, tu portes le paquet de cigarettes jusqu'à la bouche et tu sors une cigarette à l'aide de tes lèvres. Tu allumes cette cigarette avec le briquet et contre la tôle du wagon, la flamme du briquet touche cette tôle grise et tu respires la fumée du tabac brûlé. Tu vois les poteaux électriques défiler à côté du train qui prend de la vitesse, les quartiers de la banlieue ont les maisons petites et basses, tu vois leurs arrière-cours, tu vois leurs jardins. Tu fais corps avec ce wagon des chemins de fer, tu entends de temps en temps les coups de sifflet de la locomotive, tu vois le champ maintenant, tu regardes des animaux, des vaches et des chèvres sur des routes en terre battue, des moutons proches du terrassement de la ligne du chemin de fer, des tracteurs isolés sur la route, des voitures et des corbeaux. **Tes pieds tremblent, tu maintiens ton équilibre avec tes pieds et tu restes collé au train** en évitant le courant d'air créé par la vitesse du convoi, tes bagages changent sans arrêt de place, tu les pousses de tes pieds contre les bras en fer qui soutiennent le marchepied, tu entends le bruit que fait ta veste dans le vent du train, tu vois les arbres des maisons des gens qui habitent les villages que tu traverses collé au train, tu vois ces gens dans leur cour et sur la route ils marchent en allant chez eux.

Tu es là, collé au train depuis une demi-heure, tu regardes ta montre-bracelet et tu penses que tu dois résister encore une heure dans cette position, tu dois changer plus souvent la main qui soutient ton corps collé au wagon, tu ne veux pas avoir des crampes aux jambes, tu vois des croix installées au bord des rails et tu sais que ces croix sont celles des gens tués par les trains. **Chaque croix a son mort,** tu penses que tu peux avoir une croix pareille au bord de cette voie de chemin de fer, tu regardes en avant, tu remarques que le train s'approche d'un pont construit au-dessus d'une rivière, tu serres tes deux mains contre les poignées des portes et tu vois les pylônes du pont passer devant toi et le bruit du train sur le pont te fait fermer les yeux et ouvrir la bouche. Tu veux de nouveau fumer, tu penses à ta mère qui ne sait pas comment tu voyages vers ton amie, tu as vingt-trois ans et tu te trouves collé à un train qui fonce vers le nord du pays. **Tu commences à être fatigué, ce sont tes jambes que tu ne ressens plus,** tu commences à reposer tes jambes et tu le fais en reposant tes mains en même temps. Ta main droite et ta jambe gauche sont au travail, ta main gauche et ta jambe droite se reposent, tu dois faire attention au sac de voyage qui se trouve au-dessus du pied qui se repose, ce sac glisse plus vite que l'autre vers le bord du marchepied, tu alternes vite les périodes de repos et de travail de tes mains et de tes jambes, tu dois remettre en place tes sacs de voyage sans arrêt.

Tu regardes à travers une des vitres ovales des portes, tu vois à quelques centimètres de toi le visage d'un gosse de six ou sept ans, il a le nez qui s'écrase contre la vitre, son front ne touche pas cette fenêtre ovale et il te regarde.

Il te regarde avec sa joue gauche collée à la vitre, tu le regardes puis tu tournes brusquement ta tête, tu veux regarder ailleurs, tu regardes la locomotive, le train passe maintenant sur des rails qui font une large courbe, tu peux voir le dernier wagon et la locomotive, aux fenêtres il y a des gens qui te font des signes d'encouragement et d'amitié, tu peux voir ce gamin coincé dans le hall du wagon et qui te regarde à travers la vitre ovale de la porte. **Tu as trouvé un repère, tu as vu la bouteille d'eau du mécanicien de la locomotive,** ton wagon est proche de la machine qui tire le train, cette bouteille d'eau est mise à l'air pour que l'eau reste fraîche, cette bouteille a son support en fer en dehors du train. Tu vois aussi le rétroviseur droit du mécanicien, ce rétro est placé tout près de la bouteille d'eau, tu vois des arbres en fleurs au bord de la route en fer, tu regardes, encore une fois, le garçon qui se trouve de l'autre côté de la vitre et tu le vois pleurer. **Tu veux lui parler,** tu lui parles à travers la vitre, tu cries en te tenant d'une main à une poignée de porte, tu te rends compte que plus tu parles à l'enfant plus il crie et il pleure, tu lui fais des signes d'amitié de ta main qui est au repos et tu fais des grimaces à travers la vitre ovale, le gosse continue à pleurer.

Il pleure et tu vois que derrière lui les habits des gens commencent à bouger, tu vois une main qui tire le garçon de la fenêtre et le fait entrer dans le tas de personnes qui occupent le compartiment du wagon, le gosse disparaît dedans, il est tiré entre leur corps, il est parmi eux, tu ne le vois plus, tu vois des habits et des corps qui changent lentement de place à l'intérieur du train auquel tu es collé en tremblant et en attendant que ce voyage s'achève au bout d'une nouvelle demi-heure.

→

l'instantané

elle pose l'enfant sur la table à langer, allongé sur le dos puis, en lui tenant, d'une main, les jambes pliés, de l'autre main défait les languettes qui ferment son pampers; elle enlève la culotte jetable, la plie et la range sur un coin du meuble, prend un autre pampers, propre, du tiroir d'à côté, habille la petite fille avec ce nouveau linge, prend l'enfant dans ses bras et l'installe, devant ses jouets, dans son lit.

Tu penses que l'enfant doit être maintenant assis sur un des bagages qui se trouvent dans le hall du wagon, tu te dis qu'ils doivent lui dire des mots pour l'encourager, pour lui faire oublier la peur, tu commences à fredonner une mélodie à toi, tu trembles avec tes sacs de voyage sur le marchepied et tu siffles une mélodie qui t'est chère, tu as la tête collée contre la carrosserie du train et regardes en arrière.

La vitesse du train et ta fatigue te font compter, tu commences à compter les tapis de la maison de la grand-mère puis tu comptes les arbres fruitiers de sa cour, tu comptes pendant quelques secondes les poteaux métalliques qui se suivent de ton côté, tu continues à compter les bancs du parc de la ville où tu habites, tu comptes les maisons de la rue de la grand-mère, tu sais que tu dois compter tout en te tenant accroché au train, il te reste moins d'une demi-heure jusqu'à la destination, tu t'es déjà préparé à la perte de tes bagages. Tu as faim.

Tu sors d'une de tes poches une pomme du pommier de la cour de la grand-mère, tu te tiens d'une main au train, tu trembles et tu mords dans cette pomme à pleines dents. Tu savoures la chair de cette pomme, tu connais la chair des pommes de la grand-mère, tu manges en tremblant sur le marchepied du wagon, tu ne regardes plus à travers la vitre ovale. tu regardes les voyageurs qui te regardent en étant penchés en dehors de leur fenêtre. Tu entends des bruits nouveaux, tu entends des bruits qui viennent du dedans, du hall du wagon auquel tu te tiens accroché, tu regardes par la fenêtre ovale et tu vois un visage et une main d'homme, le visage te regarde et sa main frappe fortement dans la vitre ovale, il frappe du dos de sa main, tu vois les os de la base de ses doigts qui touchent fortement et rapidement la vitre ovale, tu le regardes et tu lui fais, de la tête, le signe du "oui!".

Sa bouche te parle, tu le regardes bouger ses lèvres et tu ne sais pas s'il prononce à haute voix ses mots, tu lis sur ses lèvres "on va ouvrir une des portes!", tu te rends compte que cet homme veut te voir à l'intérieur du train, tu réalises qu'ils vont ouvrir une des portes auxquelles tu es accroché, tu ne sais pas quelle porte va s'ouvrir, tu te rends compte du danger. **Tu es en danger, tu risques d'être éjecté sur les rails par la porte qui va s'ouvrir,** tu vois à travers la vitre ovale les gens qui bougent dans le compartiment du wagon, ils veulent te faire une place chez eux, avec eux. Tu vois qu'une place vide est en train de se créer entre la vitre et les autres, tu sais maintenant que cette place va servir à l'ouverture d'une de ces portes qui ont leurs poignées extérieures entre tes mains, tu t'imagines les gens du wagon se serrer entre eux pour faire cette place nécessaire à l'ouverture d'une porte du wagon, **tu pleures sans larmes et tu changes de main, tu te rends compte qu'un de tes sacs est en train de glisser sous les voies,** tu remets ce sac à sa place d'un coup de pied, tu revois le visage du gosse qui n'est plus là, l'homme qui tapait dans la vitre te regarde, tu le regardes et tu vois ses lèvres qui disent "prépare-toi pour l'ouverture de la porte!".

Tu tapes dans une des vitres ovales de ton poing droit, tu tapes fortement en voulant voir encore une fois les yeux de l'homme qui veut t'ouvrir, tu te tiens au train seulement de ta main gauche, tu crains qu'il ouvre une des portes et qu'elle puisse te déséquilibrer et te faire tomber sous le courant d'air qui te frappe au visage, aux jambes et à la poitrine, tu veux expliquer à cet homme qu'il doit ouvrir seulement la porte gauche du wagon, tu cries contre cette vitre et le visage de l'homme apparaît presque collé au tien, tu lui dis "la porte qui est en aval, n'ouvre que la porte qui est en aval!", tes lèvres disent les mots sans sons et elles le font en s'ouvrant et en se fermant lentement, comme si tu faisais des grimaces devant un miroir, pour te voir autrement.

Tu te prépares pour l'ouverture de la porte, il te voit aller sur la partie droite du marchepied et mettre tes deux sacs de voyage sur ton pied droit, l'un sur l'autre, tu colles de nouveau ton front contre la vitre du compartiment et tu lui parles comme un muet en lui disant que la porte qui est à sa droite restera ouverte à cause du courant d'air, tu occupes maintenant seulement l'espace du marchepied qui se trouve devant la porte droite du compartiment, tu tapes de ta tête contre la vitre et tu cries, en regardant celui qui va t'ouvrir: "c'est bon! vas-y, maintenant!". **Tu te tiens de tes deux mains à une seule poignée** et tu as ton dos contre le courant d'air, tu as le regard vers ceux qui te regardent depuis leur fenêtre, la poignée de la porte qui doit s'ouvrir commence à bouger, elle se déplace vers le bas, la porte gauche s'ouvre d'abord lentement puis elle fait un bond en étant poussée par le courant d'air puis elle se bloque ouverte et te coupe la vue des wagons arrière. **Tu vois des jambes d'hommes et de femmes à l'intérieur du train,** tes yeux regardent plus haut, tu vois des mains tendues vers toi, tu passes aux gens tes bagages, tu montes à côté d'eux, tu refermes la porte du compartiment et tu écoutes le silence des êtres qui t'ont reçu à l'intérieur. **Ils te regardent sans rien dire,** tu les regardes en écoutant les bruits du train. Plusieurs minutes plus tard, quelqu'un, un homme de ton âge, te demande: "tu vas où?".

l'instantané

elle déboutonne les sept boutons de devant de sa robe, enlève l'habit et le pose sur un cintre accroché à la porte, détache les jarretelles de ses bas, enroule les bas vers les talons, les laisse tomber par terre, l'un après l'autre, enlève sa culotte, la met dans la corbeille à linge, lève sa jambe droite et la pose, sur le fond de la baignoire.

choeur de chambre & grillons

Tu avais sonné et il t'avait ouvert tout de suite la porte de son appartement, à droite de l'étiquette avec son nom et celui de jeune fille de sa femme, bout de papier rectangulaire protégé par un plastique transparent et cassé en deux, à la verticale. Normale entrée avec les mains qui se touchent et se serrent, le mot "bonjour" prononcé en même temps et les regards qui se cherchent à travers le plan du seuil et se retrouvent puis s'attachent l'un à l'autre. Après tes premiers pas dans le hall, il avait appelé sa fille de dix-sept mois et, de sa chambre, elle était vite arrivée. Tu lui as dit quelques mots, tu l'as regardée, elle regardait son père, tu as regardé son père, son père l'a regardée et elle t'a regardé. Elle est retournée dans sa chambre et elle est revenue avec un ourson en peluche, qu'elle a posé par terre, au milieu du hall, en te regardant. Elle est repartie dans la même pièce et elle est revenue avec une poupée qu'elle a posée à côté de l'ourson. Elle t'a regardé, a fait demi-tour et a gagné pour la troisième fois sa chambre d'où elle est revenue avec un canard en plastique. **Elle a posé le canard entre l'ourson et la poupée.** Chaque fois qu'elle posait un jouet sur le sol, elle te regardait. La quatrième fois, elle est revenue en apportant un lapin qu'elle a rangé en face des autres jouets. Chaque jouet qu'elle installait devant toi avait les yeux dirigés vers les tiens. Tu la regardais, son père te regardait, son père et toi, vous la regardiez. Tu regardais les jouets et tu l'a vue aller pour la cinquième fois dans sa chambre et cette fois-ci elle est revenue avec une petite vache en bois, blanche et tachetée de noir. Ses aller-retour se passaient en silence, sans un mot ou un autre bruit de la part de l'un de vous trois. **Tu t'étais agenouillé et tu avais tes yeux à peu près au niveau des yeux de la fille et tu la regardais marcher dans sa chambre, disparaître quelques secondes puis resortir avec un autre jouet à la main.**

La sixième fois, elle t'a apporté un ballon en tissu jaune, bleu et rouge. Les jouets formaient un groupe de spectateurs inanimés qui te disaient bonjour à leur manière. Pour poser un jouet en rang avec les autres, la fille s'agenouillait. **Elle a continué son jeu et elle est arrivée avec une planche en bois dont la surface contenait des figurines qui pouvaient être détachées.** Il y avait une maison, un champignon, un soleil, un sapin, une lune et un pourtour resté vide, vraisemblablement destiné à un nain de jardin.

l'instantané

elle sort de la maison, lentement, boitant et portant dans une main son paquet; elle traverse la courte allée qui lie l'immeuble au trottoir, s'approche de la bordure, s'arrête à côté de l'arbre en bas duquel sont rangés d'autres paquets de vieux papiers et, en regardant le bus, qui passe, elle desserre les doigts qui tiennent la ficelle et laisse tomber son colis, avec les journaux du mois passé, sur le tas.

bagage à main

Sophie est étudiante, Sophie va commencer ses études à l'Uni, elle est en vacances, Sophie, elle vient de s'engager pour quelques mois comme caissière, Sophie comme manutentionnaire, Sophie dans un supermarché, Sophie travaille pour gagner quelques sous pour elle, à dix-neuf ans Sophie raconte comment on lui apprend de pratiquer le SBAM au supermarché, tous les employés du supermarché doivent pratiquer et pratiquent le SBAM, une invention du service de la communication du supermarché, le SBAM de Sophie:

"S = sourire
B = bonjour
A = au revoir
M = merci!".

l'instantané

elle appelle son mari par son nom, dans le noir, une fois, deux fois, jusqu'au moment où il se réveille et allume la lampe de chevet; couchée à côté de lui, sous le duvet, elle le regarde, et lui dit:

«tu veux me dire ton opinion sur notre couple?».

le persil journal / premier numéro, été 2004

© Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly

tel: 021.626.18.79 / e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr

abonnement, 12 numéros: FRS. 55.-

compte postal: 17-661787-4

imprimé en Roumanie; par fed print s.a, tirage: **2000 exemplaires**

Publié pour le compte de l'auteur. Editeur: S.C. Aula Magna S.R.L. I.S.B.N:973-8261-09-0